

mée de chanteur, et dans les salons, il paraît qu'il ne se faisait pas prier pour chanter une ou deux mélodies.

La vérité est qu'il aurait eu une belle voix de baryton, mais qu'il ne l'a pas, n'ayant jamais travaillé. Il a de l'oreille, beaucoup de mémoire pour retenir un chant, et du goût en ce sens que les belles choses lui plaisent.

Mais, avec ces qualités, on n'est pas chanteur.

Pourtant, voici comment il procède : il achète des partitions, des morceaux détachés, les déchiffre lui-même, se les apprend ainsi et les chante sans accompagnement, bien entendu, car il n'est pas du tout pianiste.

Je lui ai offert mes services et il a appris quelques chants bien en mesure et accompagné par moi. Mais il les chante comme il veut, sans tenir compte d'aucune indication et refusant tout conseil sur le mouvement ou sur l'expression. Généralement, il chante trop lent, et nous avons plusieurs fois discuté là-dessus.

Moi, tu le sais, je passais pour bonne pianiste et pour chanteuse agréable. Je n'ai aucune prétention, tu le sais aussi ; pourtant, j'ai pris de sérieuses leçons pendant longtemps ; j'étudiais consciencieusement. Je pourrais donc risquer quelques conseils.

Mais surtout, j'avais espéré que mon mari aimerait à m'entendre, et je me proposais, pour lui plaire, de continuer à étudier afin de me perfectionner.

Eh bien ! ma chère, je me trompais ! Il n'y tient pas du tout. Il me demande quelquefois, et de plus en plus rarement, de jouer ; mais quand j'ai fini, il critique soit mon jeu, soit l'œuvre jouée. Ou alors, il garde un silence glacial, ce qui est pire, car à la critique que je sens cachée s'ajoute cette idée qu'il ne me dit rien pour ne pas "avoir d'histoires".

Quant au chant, je n'ai pas à me le dissimuler, ma voix doit lui déplaire franchement. Je n'ai aucunement l'idée que je chante comme une actrice, mais je faisais jadis les délices de mes parents, et je sais que mes professeurs trouvaient ma voix souple et très douce.

Un jour, Sophie Massier étant chez nous, il la pria de chanter. Cela me froissa, car il ne m'en a jamais demandé autant ; mais je dissimulai mon mécontentement. Elle a une voix un peu grave, qui reste plantée sur l'octave du milieu et qui ne prend guère d'inflexions ni de nuances. Elle chante de vieilles chansons, des mélodies étrangères ou provinciales, toutes choses apprises d'artistes qui fréquentent les petits cénacles de Montmartre, Landry en raffole. Après son départ, il s'écria :

— C'est délicieux, ces vieilles "machines" !

— Vous trouvez qu'elle chante bien, Sophie ? Elle a de la chance !

— Oh ! mon Dieu, sa voix me plaît, voilà tout !

— Elle est plus heureuse que moi !

— Mais aussi, chère amie, vous n'écoutez jamais mes conseils !

— J'ai pris des années de leçons, mon cher, et si c'est pour finir par prendre des leçons de chant d'un peintre...

— Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que ça signifie,

les leçons et les professeurs ? Je vous dirais des choses bien plus intéressantes qu'eux !

Je t'assure qu'il avait l'air assez vaniteux en parlant ainsi.

— Pourtant, repris-je, il y a les principes. Je ne sais si vous les connaissez, mais vous ne les appliquez pas, et quand un amateur chante dans le monde, c'est d'après les règles établies. La personnalité, c'est bien, mais il faut d'abord avoir les éléments.

— Tout ça n'est pas le charme ! s'écria Landry.

Et le ton dont il dit cela me confirma dans cette idée que ma voix n'a précisément pour lui aucun charme. Pourquoi ce parti pris ? D'ailleurs, quand j'ai chanté, il ne souffle mot et dès que j'ai quitté le piano, vite, il s'y installe et chante tout seul et tout haut sans se gêner... Il s'est ainsi emparé de mon répertoire, et devant nos amis il me demande souvent de l'accompagner dans une de ces mélodies que je sais très bien et qu'il ne sait pas du tout. Il faut lui faire les notes, ce qui ôte au chant la moitié de son intérêt. Si je lui représente qu'il devrait au moins étudier un peu, il le prend mal :

— Oh ! ces gens qui ont étudié avec principes, sont-ils intolérants !

Et moi, je pense que j'aurais très bien chanté telle ou telle chose, comme elle doit l'être, et que je suis obligée de les entendre abîmer.

Il en résulte encore un malentendu. Il ne me demande plus de l'accompagner au piano ; il refuse de chanter dans le monde, et les dames lui disent avec compassion :

— Oh ! Monsieur Vernier ! comme le mariage vous a rendu sérieux !

Donc, tu comprends, n'est-ce pas ? Je t'ai conté cela un peu en détail, parce que c'est plus important que cela n'en a l'air. Je croyais apporter par la musique un élément d'intimité entre mon mari et moi. Il aime la musique à sa façon, celle qu'il fait surtout, chaque jour, durant de longs instants, sans jamais se demander s'il m'énervé ou s'il blesse mon oreille.

— La musique, dit-il, on la fait pour soi...

C'est précisément le contraire de ce que disaient mes parents quand je me faisais prier pour jouer :

— Voyons, Odette, on n'apprend pas la musique pour soi.

Comme c'est heureux de se croire très supérieur en tout ! Je vois que d'ailleurs la musique aura creusé un peu plus le fossé qui nous sépare. Après quelques discussions, il a pris le parti de n'en plus parler. Il déchiffre et chante de son côté ; j'étudie quand il est absent, et il ne me parle jamais de ce que j'apprends...

Ainsi, tout ce qui doit faire le vrai charme de la vie commune m'est à peu près retiré. J'ai cru, je crois encore que l'on peut, en dehors de l'amour, édifier une sorte de bonheur, à condition de posséder cette sympathie morale qui fait que l'on goûte ensemble les mêmes choses. Me serais-je trompée ? Je commence à le craindre et, si j'ai fait erreur, comme, d'autre part, je n'ai pas mis l'amour dans mon jeu, que me restera-t-il, je te le demande ?

Tiens ! tout à l'heure encore, nous avons eu